

tout encoce à la tête de leur hiérarchie ; la lutte est entamée aujourd'hui dans les patriarchats d'Antioche et de Jérusalem entre les évêques grecs, soutenus par Constantinople et Athènes, et les prélats indigènes, de race et de langue arabes ; le peuple et le clergé inférieur ne veulent plus être gouvernés par des moines sortis des couvents grecs et dont la plupart ignorent ou méprisent l'idiome parlé par leurs ouailles ; les Russes ont fort habilement pris position de leur côté, certains que le jour où l'influence hellénique aura disparu, la leur s'imposera sur un peuple dont la culture propre ne peut pas se suffire à elle-même : les nouveaux évêques de Syrie n'iront plus étudier aux universités d'Athènes et de Berlin, mais dans celles de Russie, et deviendront les propagateurs de l'idée russe dans une région sur laquelle l'empire des tzars a des projets lointains, mais parfaitement déterminés.

Quelle influence le catholicisme a-t-il exercée, quels progrès a-t-il accomplis au cours de ce siècle parmi les Orientaux de l'obédience de Constantinople ?

C'est chez les Gréco Arabes que son action a été la plus sensible. Les Melkites ou Grecs unis étaient fort peu nombreux il y a cent ans ; traqués par les schismatiques, ils n'avaient ni cohésion, ni organisation précise. C'est pendant l'occupation momentanée de la Syrie par les Egyptiens, sous Méhémet-Ali, que les Melkites se sont reconstitués, grâce au patriarche Mazlum, qui parcourut l'Europe entière en cherchant des appuis que sa persévérance finit par trouver. Aujourd'hui, les Melkites sont plus de 100,000, principalement dans le Liban et sur le littoral de la mer de Syrie : leurs évêques, formés en Europe ou dans les collèges latins du pays, sont actifs, zélés ; plusieurs sont de véritables apôtres, et le mouvement de retour vers l'unité catholique est loin d'être arrêté, malgré le concours donné par la Russie aux schismatiques. Il y a eu vers le milieu du siècle parmi les Bulgares un élan vers le catholicisme qui, pour ne pas être absolument désintéressé, ne laissait pas de donner de grandes espérances. Exaspérés par les exactions des évêques de langue grecque, les Bulgares avaient décidé de passer en masse au catholicisme, et les conversions se comptèrent aussitôt par milliers. Devant cet événement imprévu, la diplomatie française, qui avait un intérêt immense à augmenter sa clientèle, hésita : et pendant qu'on tergiversait à Paris, et peut-être à Rome, la Russie intervint : le principal inspirateur du mouvement fut enlevé et transporté à Odessa : le patriarchat se hâta d'accorder aux Bulgares une partie des réformes qu'ils réclamaient en vain depuis un demi-siècle et, intimidés ou corrompus, recevant d'ailleurs d'importantes satisfactions, les convertis bulgares retournèrent, pour la plupart,